

Jemmapes et sa région



Belles... Belle Epoque

Charles Thévenon nous a transmis cette image. Certains concitoyens y retrouveront peut-être - parmi ces neuf jeunes filles - une mère, une grand-mère, voire une arrière-grand-mère. Elles constituaient le groupe féminin des choristes de la paroisse de Jemmapes à la Belle-Epoque. Ce sont, de gauche à droite et de haut en bas: Marie-Rose Camilleri-Bencivingo, Lucie Malparty-Aucel, Marguerite Camillieri-Abela, Adèle Aucel, Juliette Seyvet-Thévenon, Nancy Bonmarchand-Perney, Féline Camillieri-Illarion, Jeannette Aquilina-Lombardo et Marthe Alluart-Di-Napoli, montées ensemble à Constantine, se faire "tirer le portrait" par le célèbre photographe local Lauffenburger.

Evocation

Je suis né le 21 juin 1951 à Constantine où s'est déroulée toute mon enfance jusqu'en 1961, mais c'est bien à Jemmapes que j'ai vécu les plus beaux moments, dans la ferme de ma grand-mère Curetti, en compagnie de mon oncle Jeannot, ainsi que chez ma grand-mère Rochette, avec mon oncle Henri.

De cette époque, je n'ai pas de documents photographiques, mais les souvenirs toujours très vivaces que j'ai vécus avec mon frère et mes cousines Curetti et Torasso avec lesquels je n'avais que deux ou trois ans de différence d'âge. Nous n'avions pas bien conscience des préoccupations de nos parents en cette période troublée, et notre bonheur se contentait de choses simples: venus de la grande ville avec des distractions limitées à notre quartier, nous trouvions, à la campagne, la liberté totale, parmi les vaches, les poules, les chevaux; habillés, pour la circonstance d'un tee-shirt, d'un short en nylon et de sandales en plastique. Le soir, nous rentrions en piteux état, et ma grand-mère nous aspergeait au tuyau d'arrosage dont l'eau avait encore conservé toute la chaleur qui avait régné dans la journée.

De temps en temps, mon oncle Jeannot nous emmenait passer une journée à Philippeville. A la plage, il gonflait une chambre à air de pneu de tracteur et c'était notre bouée.

En saison, nous participions modestement aux vendanges: je me souviens de la cave à vin, des pastières qui déversaient le raisin, et j'ai encore en mémoire le souvenir du jus qui coulait et de l'odeur du mou.

Je me souviens également des battages du blé à l'époque où la moissonneuse-batteuse n'existait pas: c'était la batteuse fixe, alimentée à la fourche, le battage étant assuré par un bras gigantesque qui nous faisait penser à un dragon.

Gilles ROCHETTE

Magot

Par un grand-oncle de mon grand-père ou de ma grand-mère - je ne sais plus trop - notre famille était apparentée à des cousins Desanti.

L'un des membres de cette branche familiale était devenu, jadis, "bandit d'honneur" après avoir occis l'amant d'une jeune sœur, puis il avait fui l'île pour s'expatrier en Argentine.

Ayant fait fortune dans ce lointain pays, il jugea qu'il serait très prudent, en le quittant, d'aller s'installer à Jemmapes plutôt que de regagner son île natale, et c'est donc sur les bords de l'oued Fendek qu'il s'implanta, accompagné d'une grosse cassette lourde de ducats espagnols.

Or, quand il mourut, on se rendit vite compte que le fameux magot avait disparu, substitué sans doute par un membre du cousinage.

Mon grand-père Clémenti - à défaut de contempler la couleur des ducats - réussit tout de même à se faire dédommager.

Cette histoire eut la vie longue puisque j'ai eu la surprise d'en entendre assez récemment parler à la radio, au cours d'une émission dont j'ai malheureusement oublié le titre...

Paul CLEMENTI

● **JEMMAPIADES 2009**
18 mai Dernier délai pour l'envoi de vos chèques de participation au repas de dimanche 14 juin midi, à: F. H. Nublat "La Pinède B" 24, boulevard Jules-Ferry 30133 Les Angles. A bientôt!



Lointaine photographie du village de Gastu surmonté par le clocher de son église paroissiale, en 1958 et sous la neige, événement assez rare dans nos contrées d'Afrique du Nord mais pas assez hors du commun pour décontenancer dames les cigognes, hôtesse des climats réputés tempérés.

Tata Claire lannoyenne

Plutôt que de présenter notre Tata Claire lannoyenne à ceux qui n'ont pas eu la chance de la connaître, je préfère raconter tout de suite cette anecdote qui permettra de juger mon héroïne à ses oeuvres.

Tata Claire quitte Lannoy pour Bône, y passer quelques jours chez sa belle-soeur Marie-Louise Paoli.

Cours Bertagna, Tata Claire loue une calèche, s'y installe en compagnie de Tata Gény Paoli, et fouette cocher en direction de Saint-Cloud!

En cours de route, Tata Claire tire de son sac l'énorme clé ouvrant la porte de son hangar lannoyen, et voilà qu'elle la place à hauteur de son oeil droit, comme un face-à-main.

Très digne, elle se met à lancer de grands "bonjour" aux personnes croisées au cours de sa promenade, toutes parfaitement inconnues d'elle.

Lesquelles se retournent - interloquées - en suivant la calèche des yeux, et se demandent encore aujourd'hui qui pouvait être cette mystérieuse dame à l'insolite lorgnon...

Voilà! vous avez fait la connaissance de notre Tata Claire lannoyenne, et nous pouvons maintenant continuer à la suivre dans d'autres aventures.

Au bal, par exemple.

Quels délices ces petits bals de Lannoy! Entre nous. Avec le phonographe des Blanc, qu'il fallait souvent remonter avant la fin du disque, le ressort étant un peu fatigué. Quand on entendait Tino Rossi (c'est le cas de le dire) au bord de l'extinction de voix, vite! vite! quelqu'un se précipitait, et, en quelques tours de manivelle, redonnait sa langoureuse vigueur à l'interprète de "Marinella".

On dansait à l'école, que l'institutrice, Mme Chambard, nous prêtait volontiers, sans se soucier de permission inspectoriale, sans paperasses ni démarches, ni mesures de sécurité qui sont de rigueur aujourd'hui.

On dansait aussi dans la petite bâtisse de deux pièces, pompeusement baptisée "mairie", et qui servait aussi - quand on n'y dansait pas, bien sûr - de chapelle au curé Ehrbacher.

On dansait également (comme à Avignon) sur le pont qui enjambait l'oued Fendeck pour permettre à la route de Jemmapes de passer son chemin... jusqu'au Guerbès. On trimballait le phonographe portatif, qu'on installait sur un des deux parapets, et en avant Rina Ketty: "Sombrosos et mantilles", "J'attendrai" ou "La Chapelle au clair de lune"... et, par les nuits de pleine lune, justement, c'était plus beau encore qu'à Maubeuge!

Au début de ces soirées dansantes, le démarrage était toujours un peu lent, un peu morne. A l'époque, les filles attendaient que les garçons viennent les inviter: jamais une fille ne serait allée chercher un garçon, sauf à la "série blanche". Si les garçons ne se décidaient pas, on faisait tapisserie.

Le tango était alors la "danse déclamation d'amour", et l'on l'attendait, le

coeur battant, car nous étions toujours amoureuses, nous les filles. C'était purement platonique, mais que c'était émoustillant!

Donc, avant que l'ambiance finisse par s'installer, c'était toujours un peu trop long.

Heureusement, arrivait Tata Claire, flanquée de Mme Chambard, parfois de Tata Génie. On bénissait leur arrivée, car c'est elles - en général - qui mettaient la vapeur.

Et, souvent, elles étaient déguisées. Je me souviens d'un bal, à l'école, où Tata Claire fit une irruption soudaine dans un pantalon ancien, fendu, avec plein de dentelles au bas des jambes.

Et là voilà dansant, gesticulant, levant haut ses gambettes. Et, comme on venait d'être en période électorale, elle demandait - phonétiquement - à la ronde...: "Au fait, pour qui votait-on?"

Mme Chambard et Tata Génie sur-enchéraient, et l'ambiance était lancée. Et nous suivions le mouvement au point que la soirée s'éternisait, et que ces dames se voyaient presque obligées de nous mettre à la porte.

Mais, une fois dehors, nous n'arrêtions pas de nous accompagner et de nous raccompagner les uns les autres, jusqu'au petit matin.

Puis surgirent les années de guerre!

En décembre 1942, une compagnie des "Royal Engineers" britanniques vint cantonner à Lannoy où elle demeura quelque six mois, le temps de construire un petit aérodrome.

Pour la plupart, déjà âgés de 30 à 40 ans, ils étaient mariés et, en bons pères de famille, nous gâtaient en nous distribuant des rations de lait condensé (oh! le délice!) et de chocolat - merveilleuses petites tablettes dont on n'avait plus vu la couleur depuis longtemps... mais, malheureusement pour mon goût, trop souvent fourrées de crèmes plutôt bizarres.

Ils étaient arrivés à Lannoy exactement la veille de Noël, le 24 décembre 1942 et, le soir du réveillon, un groupe vint au café de mon père, petit café de campagne, familial et tranquille.

Et voici que, justement, ce soir-là, par suite d'un orage pourtant pas bien méchant, il eut une panne d'électricité, comme cela se produisait de temps en temps.

On dut alors allumer les lampes à pétrole, les deux belles lampes de ma grand-mère, sur lesquelles une grande et longue femme de cuivre, aux voiles flottants, élevait à bout de bras un réservoir à pétrole à transparence verte, que surmontait le verre de lampe.

Les Tommies, bien sûr, avaient pris d'assaut le "vino", cependant que l'un d'eux - peut-être plus sage - s'était mis à souffler dans sa cornemuse, instrument que je n'avais encore jamais vu. Ils devaient tous être écosais, car ils se mirent alors à danser une gigue endiablée - spectacle inoubliable - à la lumière de nos belles lampes à pétrole.

Mais - me direz-vous - où est donc Tata Claire, en cette affaire? J'y viens, et nos engineers vinrent, eux aussi,



chez elle, où ils furent toujours très généreusement accueillis, vous vous en doutez... et quelquefois mis en boîte.

Un jour qu'elle se trouvait avec l'un d'eux, au jardin, il lui demanda tout à coup, en désignant une plante du potager: "Qu'est-ce que c'est, cette herbe?" et elle de répliquer, en détachant bien les syllabes: "C'est de l'extra-con"...

Ce n'était pas méchant. Tout juste pour plaisanter un peu.

Et le soldat, ravi, se mit à répéter, avec une sage application: "Extra-con, extra-con"...

Coquine de Tata Claire! Toujours dynamique, toujours pétillante, et sur laquelle les années semblaient ne pas peser, tant elle était jeune de caractère! La preuve?

Tata Claire fit plusieurs séjours à New York, où elle accompagnait sa cousine Claire Xuereb née Clémenti, dont le fils était installé là-bas.

Et elle devait bien avoir alors 78 ou 79 ans, le jour où elle nous expédia la carte postale sur laquelle se trouvait écrit, comme un cri du coeur:

"Que de choses belles, dépaysantes! Et que de bons souvenirs j'enregistre, pour mes vieux jours.

Signé: la Tata d'Amérique".

Paule BRY CHAVANON.



Je suis sublime, confectio plus mag n'aime p

C'est rillonnan fin, copie

Arrive gâteau, fée à pla liser cette simplem sept ans,

Ce gât - première suis mai mon pèr lets de co

- deuxièm du tout trapée d mande e "garder

Le be nous ap refuser d et que ç la perso J'ai d jamais

- après ta

Eté a co nell la M Yve suit men que Mir Her pho tici lan

Un gâteau ...indigeste

Je suis invitée chez Tata Claire, pâtissière sublime, qui fait d'excellents gâteaux. Et elle a confectionné, ce jour-là, le plus savoureux, le plus magnifique des gâteaux! Oui, mais voilà: je n'aime pas les gâteaux!

C'est un dimanche de Pâques, sonnant et carillonnant. Et le repas est un repas de Pâques, fin, copieux, délicieux.

Arrive le dessert et arrive la gâteau. Et, sur le gâteau, figure une cloche en chocolat représentée à plat. Je m'extasie: comment a-t-elle pu réaliser cette merveille? Aujourd'hui, je le sais: tout simplement à l'aide d'un pochoir; mais, à six ou sept ans, cela me paraissait de la magie.

Ce gâteau est magnifique, oui mais voilà:
- premièrement j'ai un tout petit petit appétit et je suis maigre comme une sauterelle, au point que mon père se désespère toujours devant mes "mollets de coq";

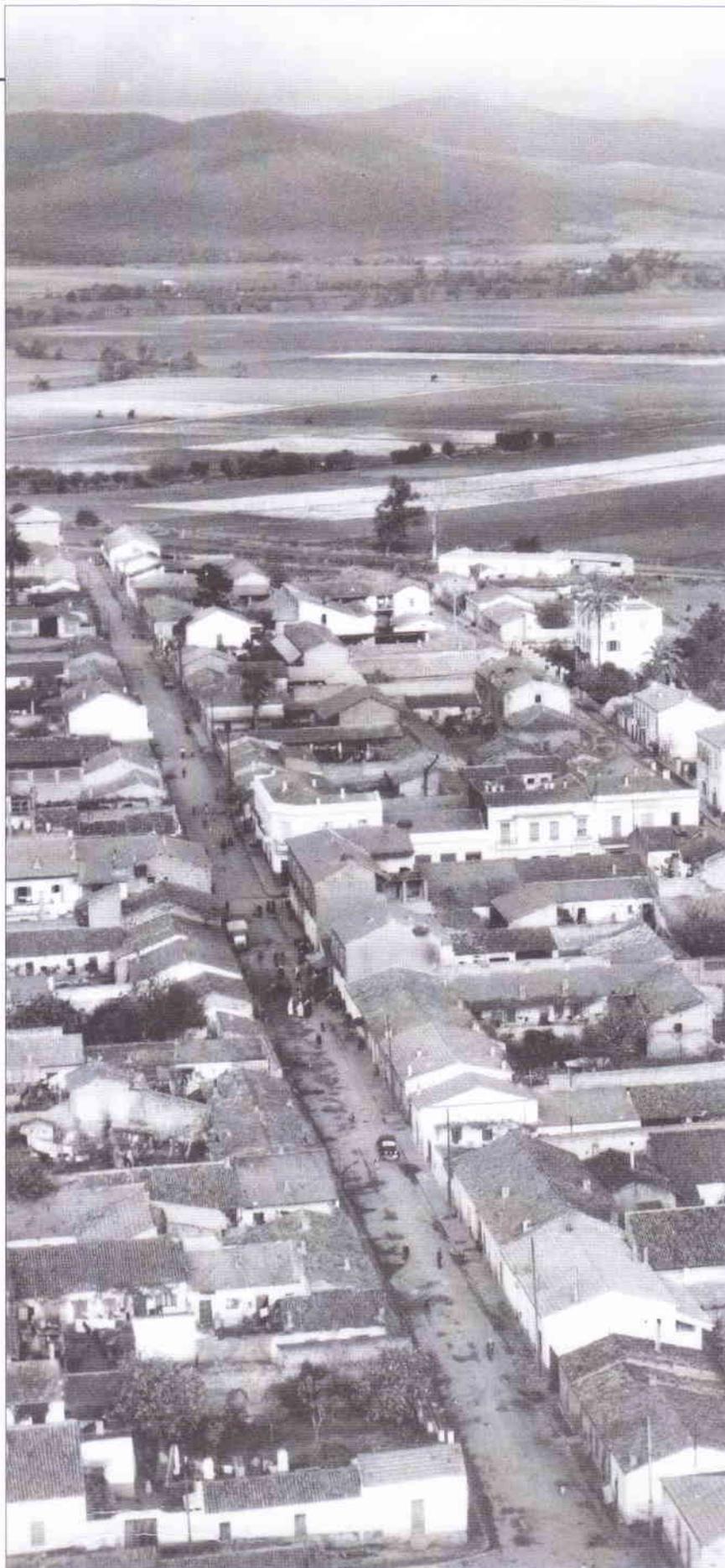
- deuxièmement, je n'aime que le salé, mais pas du tout du tout le sucré... Je me suis bien rattrapée depuis, maintenant que me voilà gourmande en diable, et obligée de me retenir pour "garder la ligne".

Le beau gâteau devint une torture, car on nous apprenait, alors, qu'il ne fallait jamais refuser ce qu'on nous offrait, que c'était impoli, et que ça pouvait offenser ou faire de la peine à la personne qui avait préparé ce dessert.

J'ai dû avaler ma part de gâteau... que je n'ai jamais digérée... puisqu'elle occupe toujours - après tant d'années - un coin de ma mémoire.

Balphono

Été 1936 - pense Francine Barnet qui a conservé cette image - sous la tonnelle devant la maison et l'ex-café de la Mamée Blanc. De gauche à droite, Yvette Blanc et Mady Chavanon, ensuite, Guy Blanc et Marinette Clémenti, puis Paulette Chavanon et Jacqueline Blanc; dos à la palissade, Mireille Blanc, Lucienne Laffond et Henriette Chavanon devant le célèbre phonographe à manivelle sans la participation duquel maints petits bals lannoyens n'auraient pu avoir lieu.



Rue du 8ème de Ligne

Cette image semble se suffire sans légende, chacun ayant le loisir de la commenter à sa façon, selon son cœur, sa connaissance des lieux, ses amitiés, ses souvenirs du passé. Même Gaston Ghenassia, alias Enrico Macias, aurait des choses à dire puisqu'il avait à Jemmapes des grands-parents maternels qui tenaient, là, commerce.

chez elle, où ils furent toujours très généreusement accueillis, vous vous en doutez... et quelquefois mis en boîte.

Un jour qu'elle se trouvait avec l'un d'eux, au jardin, il lui demanda tout à coup, en désignant une plante du potager: "Qu'est-ce que c'est, cette herbe?" et elle de répliquer, en détachant bien les syllabes: "C'est de l'extra-con"...

Ce n'était pas méchant. Tout juste pour plaisanter un peu.

Et le soldat, ravi, se mit à répéter, avec une sage application: "Extra-con, extra-con"...

Coquine de Tata Claire! Toujours dynamique, toujours pétillante, et sur laquelle les années semblaient ne pas peser, tant elle était jeune de caractère! La preuve?

Tata Claire fit plusieurs séjours à New York, où elle accompagnait sa cousine Claire Xuereb née Clémenti, dont le fils était installé là-bas.

Et elle devait bien avoir alors 78 ou 79 ans, le jour où elle nous expédia la carte postale sur laquelle se trouvait écrit, comme un cri du cœur:

"Que de choses belles, dépayssantes! Et que de bons souvenirs j'engrange, pour mes vieux jours."

Signé: la Tata d'Amérique".

Paule BRY CHAVANON.

sept ans, cela me paraissait de la magie.

- premièrement j'ai un tout petit petit appétit et je suis maigre comme une sauterelle, au point que mon père se désespère toujours devant mes "mollets de coq";

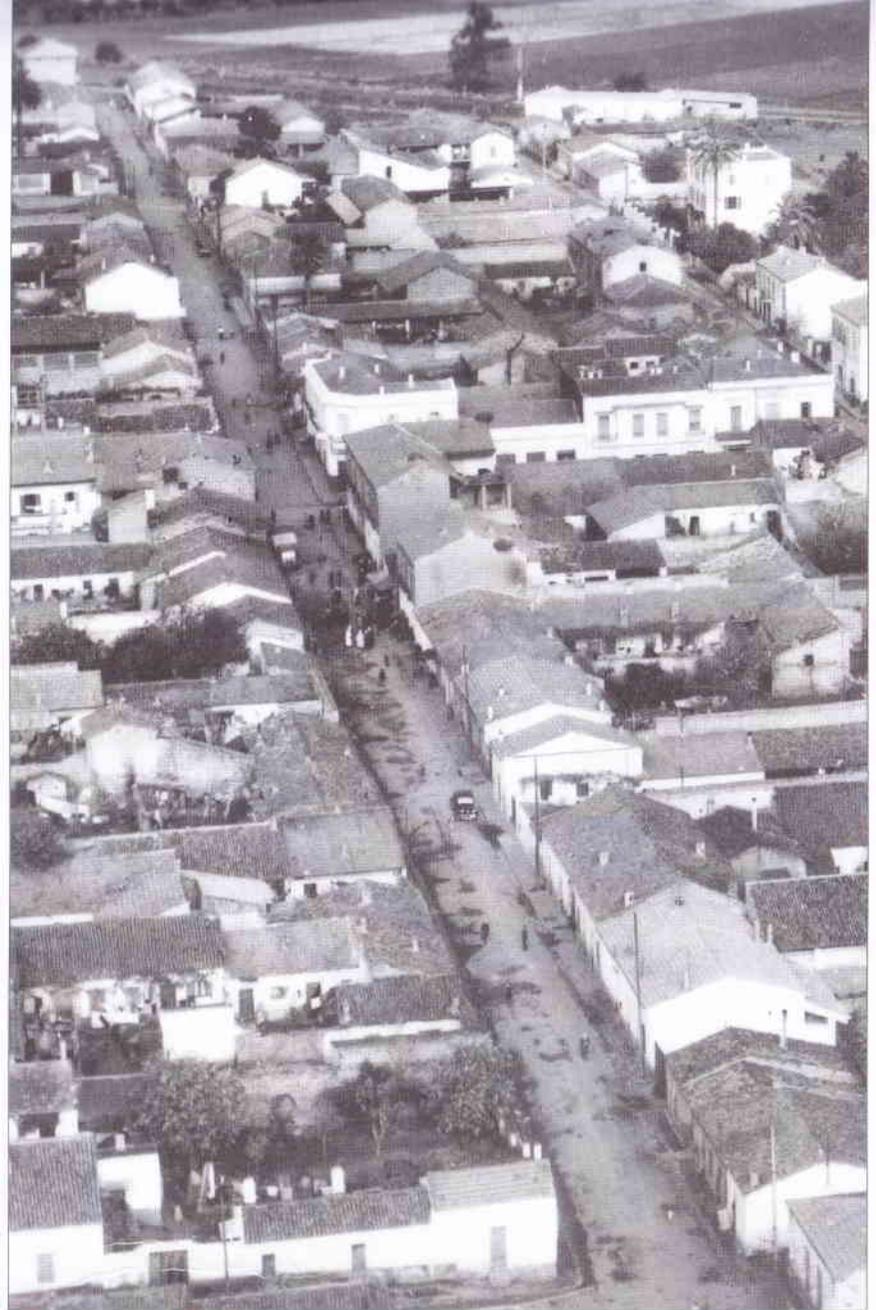
- deuxièmement, je n'aime que le salé, mais pas du tout du tout le sucré... Je me suis bien rattrapée depuis, maintenant que me voilà gourmande en diable, et obligée de me retenir pour "garder la ligne".

Le beau gâteau devint une torture, car on nous apprenait, alors, qu'il ne fallait jamais refuser ce qu'on nous offrait, que c'était impoli, et que ça pouvait offenser ou faire de la peine à la personne qui avait préparé ce dessert.

J'ai dû avaler ma part de gâteau... que je n'ai jamais digérée... puisqu'elle occupe toujours - après tant d'années - un coin de ma mémoire.

Balphono

Eté 1936 - pense Francine Barnet qui a conservé cette image - sous la tonnelle devant la maison et l'ex-café de la Mamée Blanc. De gauche à droite, Yvette Blanc et Mady Chavanon, ensuite, Guy Blanc et Marinette Clémenti, puis Paulette Chavanon et Jacqueline Blanc; dos à la palissade, Mireille Blanc, Lucienne Laffond et Henriette Chavanon devant le célèbre phonographe à manivelle sans la participation duquel maints petits bals lannoyens n'auraient pu avoir lieu.



Rue du 8ème de Ligne

Cette image semble se suffire sans légende, chacun ayant le loisir de la commenter à sa façon, selon son cœur, sa connaissance des lieux, ses amitiés, ses souvenirs du passé. Même Gaston Ghenassia, alias Enrico Macias, aurait des choses à dire puisqu'il avait à Jemmapes des grands-parents maternels qui tenaient, là, commerce.

C'était au faubourg de la Gare

On disait, pour désigner ce coin de Jemmapes, le "faubourg de la Gare", tant le lieu paraissait éloigné de l'obélisque central, et même du quartier pas plus périphérique qu'un autre - du côté de la villa Camillieri - que l'on dénommait familièrement (allez savoir pourquoi!) Le Faubourg.

C'est là que se trouvait, à deux pas de la station de chemin de fer, le Grand Hôtel de la Gare qui abritait aussi un café et un restaurant successivement exploités par Mmes Faillant et Kieffer.

A l'époque où fut prise la photographie ci-dessous, on venait de planter, tout le long de la route qui s'en allait vers Bône depuis la Gendarmerie - des palmiers dont le panache culmine, de nos jours nous a-t-on dit, à plus de trente mètres de haut.

Faisait suite à l'hôtel, le "Modern Garage" avec sa pompe à essence à emplissage manuel.

L'automobile qu'on voit en stationnement, devant, semble être celle de M. Albert Rochette: une "Mathis".

Au sujet de ce garage, notre compatriote Jean-Claude Bélichon se souvient:

"A l'époque où la photographie paraît avoir été prise, c'est M. Raybaud qui devait être propriétaire de l'entreprise, et c'est mon père et M. Vittel qui lui ont succédé; puis, au décès de M. Vittel, mon père a racheté ses parts.

"Après mon service militaire, quand j'ai commencé à travailler au garage, il n'y avait plus de pompe à essence: elle avait sans doute été supprimée après qu'on en ait installé une sur la place de Bône, devant la maison Bourge, non loin du marché.

"Je me souviens très bien, par contre, de l'atelier de réparation: il était équipé de deux tours parallèles et d'une raboteuse, ces deux machines étant nécessaires - dans notre village comme dans les communes et les hameaux des environs - pour les travaux de mécanique: autos, camions, tracteurs, engins de pompage ou de vendanges."



Jemmapes-les-Bains

Notre compatriote Francine Barnet a trouvé, dans "Le Zéramna", très lointain périodique philippevillois, l'article ci-après, où l'on verra que Le Guerbès était déjà très prisé dans la dernière décennie du XIXème siècle... après l'avoir été, dans l'Antiquité, aux époques de la Phénicie et de Rome.

Au nord de Jemmapes, est une charmante plage où les habitants de la région ont pour habitude d'aller passer deux mois d'été. Cet endroit est appelé ordinairement "Aïn Beïda".

Il y a là, d'un côté, de la terre ferme, des forêts et des sources, de l'autre, le sable à l'infini vers le Cap de Fer.

Les Jemmapois n'ont pas été les seuls à apprécier ce coin privilégié: avant eux, les Phéniciens et les Romains avaient su s'y installer très sérieusement, et l'on y trouve tout un amas de ruines où l'on peut facilement reconnaître - outre les habitations - des citernes, et des fonderies.

Pour le moment, les Jemmapois se contentent d'y dresser des tentes dont le coup d'oeil est fort original.

La chasse, la pêche et l'air vivifiant de la mer les reposent de leurs fatigues de l'année et leur redonnent une provision de santé dont ils ont souvent besoin.

Si, à Philippeville et à Bône, on connaissait ce coin privilégié, on viendrait certainement d'y installer car on peut y arriver par barque.

L'an prochain, des chalets et quelques baraques démontables en bois doivent être installés par un groupe de Jemmapois. En attendant, nous recommandons les tentes de location de la maison E. Cauvin.

Ces jours derniers, dix jeunes gens de Jemmapes y sont venus à pied avec tout leurs effets de campement.

Chaque jour, ce sont des chariots provenant de Jemmapes, d'Aïn Cherchar, de La Robertsau ou de Lannoy qui arrivent ou qui repartent.

Il y a une animation des plus originales, et toutes ces installations absolument primitives ne sont pas le côté le moins intéressant de cette nouvelle opération balnéaire.

On emploie actuellement, dans la plus grande partie du trajet, les chemins de la Compagnie forestière des Senhadja dont on sait se contenter; mais, lorsque le chemin de fer de Philippeville à Bône, par Oued-el-Aneb, sera terminé, l'accès de "notre" plage sera des plus faciles, car la compagnie améliorera ce qui n'aura pas été compris dans la route départementale.



Les Isérois de Foy et Bayard

Au-delà de l'exposition organisée à Grenoble en 2003-2004 (rappelant notamment le souvenir des Isérois partis pour l'Algérie en 1851) voici quelques détails sur ces pionniers implantés à Sidi Nassar et Ahmed ben Ali avec épouse et enfants.

Le 19 septembre 1851, il est expressément rappelé aux colons originaires de Méaudre qu'ils doivent se munir de leurs instruments de culture. Leurs effets (dont le transport est à leur charge jusqu'à Marseille) seront ensuite embarqués gratuitement. C'est à l'aide des "ressources qu'ils déclarent posséder, qu'une fois parvenus en Algérie, ils devront s'installer, se nourrir: ils n'auront donc à réclamer, alors, aucune subvention de l'Etat".

Il n'y aura pas de convoi officiellement constitué comme lors du départ des familles parisiennes pour Jemmapes en 1848. Les départs vont donc s'échelonner jusqu'à janvier 1852, un certain nombre à la date prévue, d'autres plus tard, au grand dam des autorités, et du général commandant la province de Constantine, pour qui force est de constater amèrement: "J'ignore les causes qui ont empêché la plupart des familles d'obtempérer aux ordres de départ. Ces retards, indépendamment des fâcheux embarras qu'ils ont causés à l'Administration, sont regrettables surtout pour les colons eux-mêmes: ceux qui n'arriveront pas à temps pour profiter de la saison des labours, déjà avancée, se trouveront, l'année prochaine, dans une position précaire." Tout finira cependant par rentrer plus ou moins dans l'ordre.

Et maintenant que les voilà désormais engagés dans la grande aventure, découvrons quelques-uns de ces émigrants, en commençant par ceux qui arrivent à Sidi Nassar, future Foy.

Voici d'abord Jean-Jacques Rolland et son épouse née Mazélie Battandier, arrivés le 11 décembre 1851. L'infortuné colon ne tarde pas à décéder, au point que cette épouse est déjà déclarée "veuve" lorsqu'elle décède à son tour en octobre 1852.

Avec eux, arrivent, le même jour, Claude Pellat-Finet, cultivateur et... tisserand, avec son épouse née Marie Hélène Perceval et leurs quatre enfants. Dès mars 1852, on les découvre en difficultés financières, sept mois



Le village de Meaudre d'où émigrèrent plusieurs familles.

avant le décès de leur fils Joseph. Il semble cependant qu'ils ont réussi à se maintenir puisqu'on trouve la trace d'un passage gratuit vers l'Algérie, à leur nom, en octobre 1858.

Prenons maintenant la direction du futur Bayard - Ahmed ben Ali - pour y découvrir comment s'y sont installés d'autres émigrants dauphinois.

Voici Joseph Blanc-Brude, 42 ans. Il a épousé, en 1831, Marie Buisson. Ils ont cinq enfants dont deux ont la singularité d'avoir été déclarés deux fois en mairie, à dix jours d'intervalle.

A peine un an plus tard, ces Blanc-Brude se retrouveront en assez grand dénuement. On sait - depuis - qu'ils ont pourtant réussi à perdurer puisque Joseph - un fils - épousera Zoé Picaud en 1856, et que des Blanc-Brude furent nos contemporains.

Benoît Finet-Pélat - né en 1806 - arrive à Ahmed ben Ali le 28 décembre 1851, avec son épouse Françoise née Rochas-Barnariat et leurs sept enfants âgés de 15 ans à quatre jours: ce dernier bébé, prénommé Marie Delphine Adèle Charlemagne (1) venait de naître le 24 décembre à bord du vapeur... "Charlemagne".

Par le même bateau, sont arrivés les Bontoux: Laurent, 30 ans, et sa sage-femme d'épouse Rose née Pellat-Finet, (veuve en premières noces de Louis Baudoin). Bien que Rose décède très vite, le 31 août 1852, la famille fera souche et perdure encore de nos jours.

Benoît Idelon Riton arrive le 11 décembre 1841, accompagné de son épouse Euphrosine née Blanc-Gonnet et de trois de leurs quatre enfants, le plus jeune étant resté en métropole. Malheureusement, l'infortuné Benoît décède assez peu de peu de temps après. Cependant, sa courageuse femme et ses enfants ne quittent pas le village, où l'on retrouve, en 1881, un Eugène Ri-

ton adjoint représentant Bayard au conseil municipal de Jemmapes.

Un autre Benoît - Benoît Belle - arrive le 11 décembre 1851, accompagné d'un fils âgé de 18 ans. Il est rejoint, un peu plus tard, par son épouse Reine née Gérin et le reste de la famille. Quelques temps après, Benoît disparaît, que suivront quatre de ses enfants. Pourtant, la famille réussira à faire souche et aura des descendants jusqu'à nos jours.

Henri Rey-Giraud, 21 ans, n'arrive à Ahmed ben Ali qu'en 1856. Il a réussi à obtenir l'aval du maire de Méaudre, le 21 août 1851, bien que son vaticane ne s'éleva pas au minimum officiellement requis.

Parti seul et devenu fermier de Benoît Finet-Pélat, il travaille avec un tel acharnement qu'il réussit à se constituer près de 6000 francs d'économies.

Riche de cette somme, d'un fort cheptel et d'un solide matériel d'exploitation, il sollicite, du préfet de Constantine, le 15 avril 1872, l'octroi d'une concession.

Sa demande est acceptée, et 32 hectares lui sont accordés à Souk-el-Sebt, futur hameau de La Robertsau, en deux fois deux lots (urbain et de jardin), plus un lot pour le tabac.

En 1871, depuis un an veuf d'Adèle Claudine Tamisier, il épouse Angèle Finet-Pélat, la fille de Benoît, qui lui donnera cinq enfants... Treize ans plus tard, le 9 janvier 1884, il décède à Philippeville, à peine âgé de 49 ans.

Reste enfin à évoquer un cas un peu spécial, celui d'Henri Pascal Ronzat. Une première demande lui a été refusée le 26 novembre 1848: motif, il a participé activement aux "émeutes frontalières" de mars 1848, et condamné - le 17 mai - à quinze jours de détention; si bien que, lorsque sa fille Véronique a vu le jour le 21 mai, le rédacteur de l'acte de naissance a noté, avec discrétion, que "le père est absent depuis quelques temps"... Finalement, ce n'est qu'en février 1852 que Ronzat réussira à rallier Ahmed ben Ali.

1 - Pour faire pendant à ce prénom... impérial, résidera aussi, à Ahmed ben Ali, un Napoléon Belle.

Une population appréciée

Le peuplement du village d'Ahmed ben Ali me donne une grande satisfaction: il est composé de véritables cultivateurs, travailleurs ayant confiance en l'avenir et dignes de toutes les bienveillances de l'Administration. Le commandant en chef du Génie a donné des instructions pour la réparation et l'agrandissement de la chapelle, ainsi que l'avait ordonné le général Mac-Mahon. Les habitants me demandèrent d'intercéder pour obtenir une religieuse chargée de l'éducation de leurs 39 enfants, et du soin des malades. Je leur promis, de grand cœur, de m'intéresser pour eux, et j'espère que les propositions que j'aurai l'honneur de vous adresser seront bien accueillies par vous. Chaque famille possède, en moyenne, cinq hectares ensemencés en céréales; toutes sont pourvues en matériel d'exploitation, d'un nombreux bétail, de beaucoup de volailles, et elles cultivent, en ce moment, tabac et légumes. L'état sanitaire est parfait, et l'on est heureux de rencontrer de pareils colons, qui prouvent le parti que le travail peut tirer de l'Algérie.

Rapport du commandant du Cercle de Philippeville au gouverneur général Randon en 1855

● Documentation: Marianne Salon et Georgette Mure-Ravaud dans "Les Cahiers du Peuil" à Lans-en-Vercors (38), et archives familiales de Roger Rey-Giraud.